

P O L A R

Tchinguiz Abdoullaïev



Dressé
pour tuer

■ *l'aube*

DRESSÉ POUR TUER

Collection *L'Aube noire*
dirigée par Manon Viard

Ce livre a été proposé à l'édition
par Marion Hennebert

Publié avec le soutien
de l'Institut pour la Traduction Littéraire (Russie)



AD VERBUM

Translation of this publication and the creation of its layout were carried out with the financial support of the Federal Agency for Press and Mass Communication under the federal target program “Culture of Russia (2012-2018).”

Titre original: День гнева

© ЗАО «Издательство «ЭКМО» 1999 г.

© Éditions de l'Aube, 2014
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0912-9

Tchinguiz Abdoullaïev

Dressé pour tuer

Une enquête de Drongo, ex-agent du KGB

roman traduit du russe par Robert Giraud

éditions de l'aube

Du même auteur, chez le même éditeur :

Une cible parfaite, 2012 ; l'Aube poche, 2013

Le fardeau des idoles, 2013 ; l'Aube poche, 2014

« La colère est l'arme des faibles. »
Sophie Rostopchine, comtesse de Ségur

Prologue

« Slepniou, tu viens ! » cria le gardien en faisant tinter ses clés.

La chaîne fixée sur la porte ne laissait passer qu'une personne à la fois. Le détenu fit un signe de tête à ses compagnons de détention et quitta tranquillement sa cellule.

« Les mains derrière le dos, commanda le gardien, et en avant marche ! »

Slepniou obtempéra.

« Écoute-moi bien, Colonel, entendit-il murmurer dans son dos d'une voix brûlante. Dès que nous sortirons, je te remettrai au surveillant de poste. Tu iras avec lui jusqu'au mur. Là-bas, il y aura une corde. Compris ?

— Compris », répondit Slepniou sans se retourner. Il attendait ce jour depuis si longtemps.

« Allez, marche », le pressa le gardien en apercevant une silhouette à l'extrémité du couloir.

Une fois arrivé au bout, le gardien ouvrit une première porte puis une seconde ; ils descendirent un escalier et se retrouvèrent dans un autre couloir, plus court, où derrière une grille, le surveillant de poste les attendait depuis une quinzaine de minutes en jetant des coups d'œil impatients à sa montre. Il voyait Slepniou pour la première fois mais comprit immédiatement que cet homme se trouvait à un tournant de sa vie. Il n'éprouvait pas le moindre regret. Pour la somme convenue, il était prêt à lâcher boulot et logement

et même, s'il le fallait, à faire usage de son arme pour assurer l'évasion du détenu. Il ignorait certes la valeur que représentait ce colonel en retraite. L'essentiel, pour le surveillant, c'était ce que cela lui rapportait, et il fit un signe de tête au gardien, qui, lui aussi, avait dû être copieusement arrosé.

« C'est lui ? » murmura à tout hasard le surveillant en considérant avec intérêt ce détenu grisonnant, d'une taille un peu supérieure à la moyenne.

Le gardien qui convoyait le prisonnier opina du chef, ouvrit la porte et laissa passer son protégé devant lui. Puis il repartit en sens inverse, sans même un regard en arrière. Sa mission était d'amener le détenu jusqu'à ce second couloir. Il avait donc touché moins que le surveillant chargé de la suite du programme, mais vingt mille dollars étaient déjà pour lui une véritable fortune, qu'il n'aurait pu amasser en vingt ans de bons et loyaux services à la prison.

Il savait que, dans quelques heures, l'alerte serait donnée. Commenceraient dès lors les interrogatoires, les soupçons, les accusations. Mais son magot était en lieu sûr et il ne lui resterait qu'à faire retomber la faute sur le surveillant de poste, qui disparaîtrait en même temps que l'évadé. Aussi le gardien pensait-il davantage à l'argent qui lui tombait du ciel qu'au détenu qui méritait qu'on claque pour lui un fric pareil. À la différence du surveillant, il connaissait bien l'homme, mais il savait qu'on ne débourse pas une telle somme sans de bonnes raisons.

La maison d'arrêt comportait deux quartiers de détention provisoire. Celui qui portait le numéro 1 accueillait le menu fretin, tandis que le numéro 9 était un quartier de haute sécurité, réservé aux caïds du milieu ainsi qu'aux membres de la milice¹ et du Parquet poursuivis par la justice, et qu'il n'était pas question d'enfermer dans les mêmes

1. Tel était le nom de la police en Union soviétique, puis en Russie jusqu'en 2011. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

cellules que les truands. Toute évasion de ce quartier, qui dépendait du KGB au temps de l'Union soviétique, était pratiquement impossible. Pourtant, au cours des dix dernières années, un tueur à gages avait réussi à se faire la belle, avec l'aide, là aussi, de gardiens subornés. Dans le cas de Slepniou, l'alarme ne serait déclenchée que deux heures plus tard, alors que le détenu et le gardien auraient pris largement du champ.

Malgré tous les efforts de la milice et du FSB¹, les recherches n'aboutirent pas : les deux fuyards demeurèrent introuvables.

1. Littéralement « Service fédéral de sécurité », nom de l'agence russe pour le contre-espionnage et la sécurité intérieure. A repris une partie des fonctions du KGB soviétique.

Première journée
Moscou. Le matin. 6 heures 21.

Il entendit le téléphone sonner et regarda sa montre. Diable! À peine plus de 6 heures! Quel abruti pouvait avoir l'idée d'appeler à une heure pareille? Il loucha du côté de l'appareil, qui s'obstinait à carillonner. Il fallait être sacrément culotté pour déranger les gens au lever du jour. D'ordinaire, les ennuis surviennent le lundi; or aujourd'hui on était déjà mardi. Encore un imprévu? Qu'avait-il bien pu se produire cette nuit? Dommage que sa femme soit partie à la campagne retrouver les enfants. Autrement, elle se serait chargée de décrocher. Elle dormait toujours du côté gauche du lit, tout près du téléphone.

Le téléphone s'entêtait. L'auteur de l'appel n'avait pas l'air de comprendre que ce n'était pas une heure pour bavarder. L'occupant de l'appartement allait donc devoir répondre.

« J'écoute! fit-il, mal réveillé et contrarié.

— Artiom, c'est toi? » Le sommeil le quitta d'un coup. C'était sa femme. Il était sûrement arrivé quelque chose de grave.

« Il s'est passé quelque chose? questionna-t-il, inquiet.

— Il est arrivé un malheur », l'informa-t-elle avec sa brutalité habituelle, sans penser qu'une réponse pareille pouvait être fatale à son époux, âgé de quarante-sept ans et sujet à des affections vasculaires. Effectivement, il ressentit aussitôt un pincement au cœur.

« Un malheur, tu dis ? Quel malheur ? Mais quoi donc ? Il est arrivé quelque chose à Katia ? » Il bombardait sa femme de questions sans lui laisser placer un mot.

« Pas à Katia, à Dima, réussit-elle enfin à placer. Il a mangé des champignons chez les voisins. Qu'ils avaient cuisinés eux-mêmes. Je lui avais pourtant répété mille fois de ne rien manger chez les gens...

— Mais qu'a-t-il ?

— Un empoisonnement. Il vomit, la tête lui tourne, il a mal au ventre. Il faut lui faire d'urgence un lavage d'estomac.

— Et où est Léonide ? » Il voulait parler de son gendre. Un peintre assez doué, mais sa femme et lui le trouvaient fantasque. Ce n'était pas le parti dont ils rêvaient pour leur fille, qui s'était fait passer la bague au doigt à dix-neuf ans. Maintenant, elle avait deux enfants, un garçon de cinq ans et une fillette de trois. Les jeunes grands-parents s'étaient réjouis de l'apparition des bambins, qui avait quelque peu réhabilité à leurs yeux leur farfrelu de gendre.

« Il n'est jamais là quand on a besoin de lui, celui-là, soupira la grand-mère, stressée. Il est resté dormir dans son atelier. J'ai pensé tout de suite qu'il fallait demander la voiture des voisins et emmener Dima à l'hôpital. Les taxis, on doit toujours les attendre des heures, le temps qu'il s'en libère un et qu'il arrive à dénicher notre lotissement.

— Vous êtes à la datcha, là ?

— Bien sûr que non. J'ai réveillé notre voisin, et il a eu l'amabilité de nous conduire à l'hôpital. Katia est restée à la datcha avec la petite. Je t'en prie, envoie-leur une voiture, il faut les ramener en ville. Tu peux imaginer l'état de Katia !

— D'où tu m'appelles en ce moment ? » Il était complètement perdu.

« Nous sommes en route pour l'hôpital, répondit-elle, agacée. Je t'appelle depuis le portable. Tu n'as pas l'air

réveillé, on dirait. Tu as entendu au moins ce que je t'ai dit pour Dima ?

— Bien sûr, j'ai entendu, grommela-t-il en sautant du lit ; je téléphone tout de suite à Katia et je lui envoie une voiture. Puis je viendrai te rejoindre. Dans quel hôpital ?

— L'hôpital local. Viens vite, s'il te plaît, qu'ils voient de qui Dima est le petit-fils.

— Bien sûr, je viendrai, fit-il en hochant la tête, comme si sa femme pouvait le voir. J'appelle Katia et j'envoie une voiture la chercher, répéta-t-il.

— Et nous, nous t'attendrons à l'hôpital. N'oublie pas de prendre ton portable, que je puisse te joindre.

— D'accord. » Il reposa sans ménagement le téléphone. Quand on passe plus d'un quart de siècle avec une femme, on est tenté de la détester, mais on s'en veut encore plus de la voir tout le temps renfrognée.

De toute sa vie, il ne l'avait jamais vue contente. Ni quand ils se sont mariés, tous deux étudiants de la fac d'économie. Ni quand ils sont partis à Kharkov, où il avait été envoyé travailler après son diplôme. Ni quand ils sont revenus à Moscou, où ils se serraient à trois dans une petite pièce sans aucun confort. D'abord employé dans un centre de recherche, il trouva ensuite un emploi dans une banque. Puis il fut envoyé en Autriche représenter les intérêts de la Banque soviétique du Commerce extérieur. Au début des années quatre-vingt-dix, il regagna la Russie, où il fut recruté par une grosse banque privée. C'est alors seulement que sa femme se calma un peu. Ils avaient désormais un appartement cossu en plein centre de Moscou, une vaste datcha dans un lotissement de standing, plusieurs voitures, un chauffeur, un assistant, une nounou, une cuisinière. Mais sa femme conservait un visage chagrin, et elle trouvait toujours un prétexte pour lui pourrir la vie. Malgré tout, au bout de tant d'années de vie commune, il avait plus ou moins pris son

parti de son caractère acariâtre et lunatique. Il avait même parfois la surprise de constater qu'il la supportait beaucoup mieux que dans sa jeunesse, quand les scènes de ménage semblaient devoir inévitablement aboutir au divorce.

Artiom Serguéïévitch Polétaïev avait été nommé ministre des Finances du pays six mois plus tôt, lorsque son ami et ancien condisciple à la fac d'économie, Serguéï Choumski, était devenu Vice-Premier ministre. On doit rendre cette justice à Choumski qu'en six mois il avait su se montrer rigoureux et résolu dans la mise en œuvre des choix économiques du gouvernement, en dépit des critiques qui pleuvaient de tous côtés.

Polétaïev, avec sa haute taille, sa belle et abondante chevelure et ses traits réguliers, plaisait aux femmes. Celles-ci – et ses secrétaires ne faisaient pas exception – étaient particulièrement sensibles au charme énigmatique de ses yeux gris. Beaucoup estimaient qu'avec un tel physique, l'homme aurait dû choisir la carrière du cinéma plutôt que l'économie. Son épouse prenait ombrage de tels propos, car avec les années elle s'était empâtée; ses traits s'étaient alourdis, des varices lui avaient déformé les jambes. En un mot, c'était une femme sur le retour.

Artiom composa le numéro de sa datcha. Katia décrocha aussitôt. Sans doute ne s'était-elle même pas couchée.

« Allô ?

— Katia, c'est papa. Où en es-tu ? Tu vas bien ?

— Tu es au courant pour Dima ?

— Oui. Je pars à l'instant à l'hôpital, et j'enverrai mon chauffeur pour vous récupérer, toi et la petite. Tu peux donc te préparer.

— Bon. Je pourrai en profiter pour faire un saut à l'hôpital ?

— Pas la peine. Tiens-toi prête : la voiture sera là dans trente ou quarante minutes. Et téléphone à Léonide, ajouta-

t-il avec un soupçon d'irritation dans la voix; qu'il s'apprête au moins à vous accueillir. »

Polétaïev téléphona ensuite à son chauffeur, un Tatar qui était à son service depuis six ans, c'est-à-dire depuis l'époque où il travaillait dans une banque privée. Une fois devenu ministre, il l'avait conservé à titre de chauffeur particulier, pour les besoins de sa famille. Il avait en outre un chauffeur de fonction, qui venait le chercher le matin en compagnie d'un garde du corps et le conduisait au ministère. Artiôm dut attendre un moment que son correspondant décroche: il devait encore dormir.

« Bonjour, Hanifa, fit-il en consultant sa montre; excuse-moi de te déranger si tôt.

— Pensez-vous, Artiôm Serguéïevitch, je me lève tous jours à 7 heures et demie. Il y a du vilain ?

— Oui. Dima a un problème: il s'est empoisonné avec des champignons. On l'a emmené à l'hôpital et Katia est seule à la datcha avec la petite. Va les chercher et ramène-les en ville, mais sans trop te presser. Moi, je prendrai ma voiture.

— Compris, Artiôm Serguéïevitch. Je peux peut-être faire venir votre chauffeur avec le garde ?

— Ils sont encore au lit. Je n'en ai pas besoin. J'espère que je ne me ferai pas enlever et que j'aurai le temps de revenir pour 8 heures et demie, l'heure où ils viennent me chercher!

— D'accord. Je serai à votre datcha dans une demi-heure. »

Polétaïev branla la tête. Avec le rapport si important qu'il avait à présenter vendredi, voilà qu'il fallait encore qu'il s'occupe de son petit-fils! Enfin, sa femme avait raison, il devait absolument se rendre à l'hôpital. On ne sait jamais... Dima était le portrait tout craché de son grand-père: heureusement, il ne tenait pas du tout de son père.

Polétaïev n'avait pas eu de fils et il se sentait comme un père pour Dima, dont il était très fier. Sur lui reposaient tous ses espoirs.

Artiom se rase et commença à s'habiller. Par habitude, il prit une chemise blanche repassée, mais il hésita un instant sur sa tenue d'aujourd'hui. Un costume de promenade ne convenait pas ; il pouvait ne pas revenir chez lui assez tôt pour se changer. Et puis sa femme n'aimerait pas qu'il se présente à l'hôpital en blouson et en jean. Sa journée, décidément, se présentait mal.

Tout en nouant sa cravate et en regardant par la fenêtre, Polétaïev n'aurait pu imaginer la tournure que prendrait cette journée : dans deux heures, il y aurait déjà deux cadavres devant chez lui... Ce serait la page la plus terrible de son existence.